

europa
revue littéraire mensuelle



Pierre Morhange

Marie-Claire Bancquart

juin-juillet-août 2024

Pierre Morhange (1901-1972) est un poète considérable dont il ne subsiste plus qu'une légende parmi les jeunes générations. Non pas un poète maudit, mais un poète à l'écart, étrangement et scandaleusement occulté.

Devenue pour une large part introuvable, son œuvre flotte dans l'air du temps comme une impalpable et dévorante poussière.

À qui n'aurait pas lu La vie est unique ou Le Sentiment lui-même, il manquerait l'un des maillons du langage et de la poésie de notre temps.

Avant même de se révéler comme poète, Pierre Morhange fut dans sa jeunesse l'animateur de revues importantes : Philosophies (1924-1925), L'Esprit (1926-1927), La Revue marxiste (1929) et Avant-Poste (1933). Il eut alors pour compagnons Georges Politzer, Norbert Guterman, Henri Lefebvre, Georges Friedmann et Paul Nizan. Révoqué de son poste de professeur de philosophie sous Vichy, frappé par la censure, traqué par la Gestapo, il entra dans la Résistance et vécut dans l'illégalité.

En son temps, Paul Éluard avait salué la poésie de Pierre Morhange en laquelle il voyait « l'une des clés de l'avenir ». C'est une poésie qui ne ressemble à nulle autre. À la fois âpre et nue, tendre et blessée, elle nous atteint avec la force d'un heurt physique. Une ironie aiguë s'y cache, mais aussi le rêve puissant d'un écorché vif qui reste fier et digne, livrant à peine le secret de l'infinie douceur de son amour.

« Chaque livre de Morhange rend ses lecteurs furieux, heureux, sages et fous, modestes et remplis soudainement d'une ambition, d'un enthousiasme lyrique et politique dépassant toute cause », écrivait naguère Franck Venaille.

Le temps est venu de rendre sa place à Pierre Morhange, au premier rang.

Jean-Baptiste Para, Pierre Morhange, Jacques Borel, Luc Boltanski, Gérard Macé, Jean Frémon, Michel Enaudeau, Jacques Lèbre, François Leperlier, Claude Cahun, Alexis Buffet, Stéphane Cunesco.

MARIE-CLAIRE BANCQUART

Pour Marie-Claire Bancquart (1932-2019), la poésie ne peut être ni pur jeu verbal ni lyrisme débordant. Chez elle, l'exigence formelle ne connaît pas de relâche.

Cela sans doute parce qu'une telle exigence n'est pas dissociable d'une recherche de justesse (et si l'on veut de justice) : l'obsession de la mort, la révolte et le refus, l'amour de la vie confronté au malaise de vivre, l'exploration de l'intime étrangeté du corps, le désir de rejoindre les grandes circulations élémentaires, l'amour, les amitiés et la douleur de devoir les perdre un jour, la caresse, la tendresse pour une herbe minuscule, le moindre animal, l'écoute de la simplicité quotidienne, le questionnement et l'inquiétude inapaisée — tous ces « passages » si caractéristiques de l'œuvre accompagnent la quête, par les mots, d'un lieu habitable ici et maintenant. Lieu habitable qui est aussi un lieu juste où l'humain ne domine plus mais co-existe, compatit dans l'impermanence et l'inquiétude du vivant.

Aude Préta-de Beaufort, Gérard Cartier, Pierre Brunel, Marie Étienne, Marie-Claire Bancquart, Béatrice Bonhomme, Claude Ber, Alain Bancquart, Jean-Marc Chauvel, Benoît Conort.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIPOC

ISBN 978-2-351-50138-2



9 782351 501382

Le numéro : 22 €

VI-2024 𠄎

SOMMAIRE

PIERRE MORHANGE

Jean-Baptiste PARA	3	Retrouver Morhange.
Jacques BOREL	13	Poésie et vérité de Pierre Morhange.
Pierre MORHANGE	20	<i>Berceuse à Auschwitz</i> et autres poèmes.
Pierre MORHANGE	51	Ce qui m'engage. Entretien avec Luc Boltanski.
Luc BOLTANSKI	59	Remarques (soixante-quatre ans plus tard) à propos d'un entretien avec Pierre Morhange.
Jean FRÉMONT et Gérard MACÉ	71	La classe de Morhange.
Michel ENAUDEAU	79	<i>La Vie est unique</i> . Remarques sur la précarité.
Jacques LÈBRE	85	Fraternelles proximités.
Jean-Baptiste PARA	91	Pierre Morhange, homme de revues.
Pierre MORHANGE	123	Textes parus dans <i>Philosophies</i> (1924).
François LEPELIER	128	Claude Cahun au rendez-vous de <i>Philosophies</i> .
Claude CAHUN	133	Une conférence mouvementée.
Alexis BUFFET	135	Fragments d'une amitié dans le siècle. Jean Cassou et Pierre Morhange.
Stéphane CUNESCU	152	« Adhérez au réel ! » Franck Venaille passeur de Pierre Morhange.

MARIE-CLAIRE BANCQUART

Aude PRÉTA-de BEAUFORT	163	Une vie dans le monde.
Gérard CARTIER	164	Les aventures terrestres de Marie-Claire Bancquart.
Pierre BRUNEL	177	Tout près de Marie-Claire.
Marie ÉTIENNE	184	L'audace tranquille.
Marie-Claire BANCQUART	192	Pour un espace de l'amour.
Béatrice BONHOMME	202	Voyage à travers les titres de Marie-Claire Bancquart.
Claude BER	214	« Saveur sur langue ».
Alain BANCQUART	219	Poésie et musique dans l'œuvre de Marie-Claire Bancquart.
Aude PRÉTA-de BEAUFORT	223	« Je parle peu de toi dans mes poèmes ».
Jean-Marc CHOUVEL	237	Passages et dépassements.
Benoît CONORT	250	Élégie... Mais.

CAHIER DE CRÉATION

Camillo SBARBARO	259	Copeaux et Feux follets.
Ling YU	265	Mon nom est Océan.
Dmitri VEDENIAPINE	274	Byron à Paris.
Michel DVORAK	278	Le cheval de mon rêve.
Jacques LÈBRE	281	N'écris pas.
Murat UYURKULAK	285	Deux doigts.
François BIZET	290	Dans mon bunker.
Jean-Paul BOTA	297	Lisbonne.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE 300 Les sombres secrets des événements.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT 307 Deux résidents des seuils.

Le théâtre

Karim HAOUADEC 313 Le rire au service de la révolution.

Le cinéma

Raphaël BASSAN 317 Réparer l'irréparable.

La musique

Béatrice DIDIER 320 Un opéra de l'enfermement ?

Les arts

Jean-Baptiste PARA 323 Jean Hé lion.

NOTES DE LECTURE

327

POÉSIE

André du BOUCHET : *Enclume de fraîcheur*, par Jacques Lèbre.

Thierry ROMAGNÉ : *Gris Bastille*, par Étienne Faure.

Christian PRIGENT : *Chino fait poète*, par Laurent Fourcaut.

Dylan THOMAS : *L'œuvre poétique I. Le Code de la nuit*, par Michel Ménaché.

Elio PAGLIARANI : *Carla, une jeune fille*, par Riccardo Smolen.

Charlotte DELBO : *Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants, et autres poèmes*, par François Veilhan.

Philippe LONGCHAMP : *Dans la doublure*, par Michel Ménaché.

Thierry PÉRÉMARTI : *Un jour plus loin dans le jour*, par Gabriel Zimmermann.

Marianne AURICOSTE : *Lettre au vivant. Le quotidien du chant*, par Michel Ménaché.

Anna AYANOGLOU : *Appartenir*, par Michel Ménaché.

Jean-Marie CORBUSIER : *À ras*, par François Migeot.

Les Voix de l'Exil (Malaisie). Poèmes de migrants. Édition multilingue coordonnée

par Elsa Lafaye de Micheaux et Étienne Naveau, par Kadhim Jihad Hassan.

ROMANS, RÉCITS

Akira MIZUBAYASHI : *Suite inoubliable*, par Brigitte Ferrand.

Jean RENAUD : *Les Églantiers*, par Jean Guégan.

CORRESPONDANCES

André CHAMSON / Jean GUEHENNO : *Correspondance 1927-1961*, par Anne Roche.

ESSAIS, DIVERS

Jacques LACAN : *Le Séminaire, livre XV. L'Acte psychanalytique*, par Pierre Vinclair.

Michel GUÉRIN : *La Fin des phénomènes*, par Jean-Claude Pinson.

Philippe BERTHIER : *Le Crocodile de Flaubert. Essai sur l'imagination pendulaire*,
par Béatrice Didier.

Karol BEFFA, Guillaume METAYER : *Camille Benoit, critique musical. Textes choisis.*

Guillaume METAYER : *À la recherche d'un polymathe oublié. Camille Benoit (1851-1923).*

Karol BEFFA : *Camille Benoit compositeur*, par Béatrice Didier.

COLLECTIF : *Le néo-impressionnisme aux couleurs de la Méditerranée*,
par Pascal Dethurens.

Guy GIRARD : *Le Papillon habitable. Projections surréalistes*, par Alain Roussel.

Andrea MARCOLONGO : *Courir. De Marathon à Athènes, les ailes aux pieds*,
par Riccardo Smolen.

Catherine BARBÉ : *Quarante ans de politiques urbaines à Paris et dans le Grand Paris
(1979-2020)*, par Thierry Vilpou.

RETROUVER MORHANGE

La poésie de Pierre Morhange est « une des clés de l'avenir » avait dit en son temps Paul Éluard. C'était en 1933, au moment de la parution de *La Vie est unique*. Cette clé semble aujourd'hui égarée. Franck Venaille l'avait retrouvée pour nous il y a une trentaine d'années en publiant un *Pierre Morhange* dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » des éditions Seghers. Ce livre essentiel est devenu introuvable, comme l'est depuis des lustres l'œuvre entière de Morhange à l'exception de *La Vie est unique*. Poète maudit, Pierre Morhange ? Ce serait trop simple. Plutôt un poète étrangement et scandaleusement *occulté*. Et, de ce fait, captif de l'oubli, pris dans un bloc de solitude et d'abandon qu'il est grand temps de frac-turer pour lui rendre sa place légitime, au premier rang.

Né à Paris en 1901, Pierre Morhange avait d'abord animé dans sa jeunesse des revues éphémères mais importantes : *Philosophies* (1924-1925), *L'Esprit* (1926-1927), *La Revue marxiste* (1929) et *Avant-Poste* (1933). Il eut alors pour compagnons Georges Politzer, Norbert Guterman, Henri Lefebvre, Georges Friedmann et Paul Nizan. Morhange avait renoncé à préparer l'agrégation de philosophie pour se lancer dans cette aventure. Ayant achevé ses études à la Sorbonne en 1925, ce n'est qu'à partir de 1932 qu'il embrassa la carrière d'enseignant. Il fut nommé successive-ment à Riom (Puy-de-Dôme), Flers (Orne), Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), avant d'être muté d'office au lycée de Châteauroux en 1939, l'Inspecteur d'académie l'ayant tenu en ligne de mire en raison de ses prises de position communistes. En septembre 1940, le gouvernement de Vichy publia ses premières ordonnances sur le statut des Juifs. Morhange fut exclu du lycée de Châteauroux puis révoqué de l'enseignement le 18 décembre. Avec son épouse Motia ¹ il finit par trouver refuge à Bazet,

1. Pierre Morhange avait épousé Mathilde (Motia) Constantinovska le 9 juillet 1930. Le couple eut deux enfants, Jeanne et Jean-Pierre. Motia était la sœur de Joseph Constantinovski, connu comme sculpteur sous le nom de Joseph Constant et comme écrivain sous celui de Michel Matveev.

au bord de l'Adour, où tout en occupant un emploi de col blanc dans une usine, il prit part à la Résistance. En septembre 1944, dans sa demande officielle de réintégration au sein de l'Éducation nationale, il apportait ces précisions : « Traqué par la Gestapo, j'ai dû avec les miens, changer quatorze fois de résidence et vivre dans l'illégalité. J'ai perdu à peu près tous mes biens. Écrivain, mes œuvres ont été interdites et fut également interdite ma présence dans l'Anthologie de la nouvelle poésie française publiée en 1943. » En novembre 1944, il prit son poste de professeur de philosophie au lycée Théophile Gautier de Tarbes, un établissement où l'auteur des *Chants de Maldoror* avait jadis fait ses études. À cette époque, Morhange fut nommé vice-président du Comité départemental de Libération des Hautes-Pyrénées et devint membre du bureau fédéral du Parti communiste. En 1948, à Tarbes, il fit paraître sur du mauvais papier une émouvante plaquette, *Bouquet de poèmes pour mes amis de Bigorre*. Hormis les poèmes qu'il avait confiés à des revues, en particulier à *Europe*, c'était sa première publication depuis *La Vie est unique*, quinze ans plus tôt. Parmi les amis auxquels il dédiait ce livre, il y avait des maquisards descendus des montagnes, ses camarades des combats clandestins. Henri Calet nous a laissé un rare témoignage sur Morhange en ces années-là :

Je revois Pierre Morhange [...] chez moi, un soir de l'hiver 1939-1940, alors qu'il neigeait fort dehors. Il portait l'uniforme bleu-horizon ; il s'était visiblement trompé de guerre. Sur mon plancher, il y a aujourd'hui encore la marque en fer à cheval des clous de ses brodequins.

Par la suite, nous devons nous rencontrer de nouveau, exilés tous les deux, dans une ville lointaine, tout au bout de la France. Nous avons fait passagèrement bourse commune d'espoir. Il occupait, dans une usine, un emploi singulier. Un jour, il m'a cédé sa place et je me suis trouvé statisticien à mon tour et enfermé dans un bureau avec vue sur la chaîne des Pyrénées.

Sur le buvard rose du sous-main dont il s'était servi avant moi, il avait également laissé sa trace : quatre lignes courtes de son écriture, formant à peu près un rectangle. Il eût fallu un miroir pour les lire. En tête à tête avec ce poème indéchiffrable, je me sentais moins seul dans ma cellule.²

2. Henri Calet, « Rencontres avec Pierre Morhange », *La Nouvelle NRF*, n° 29, mai 1955, p. 941-943.

Dans l'entre-deux-guerres, Pierre Morhange était lié aux milieux antifascistes. Il fréquenta Joseph Roth dans le café de la rue de Tournon où l'écrivain en exil avait ses habitudes. Il lui dédia un admirable poème publié en 1951 dans son recueil *Le Blessé*³.

*J'ai vu Joseph Roth au café
 Il buvait un whisky puis une oxygénée
 L'oxygénée ? Quel est donc ce breuvage ?
 On devient courageux dit-il après l'avoir bu
 Il passe son verre que le garçon venait de préparer
 À Michel Matveev qui en but une modeste gorgée
 Puis il me passa son verre
 Pour que je goûte paternel pour me faire plaisir
 Et pour me prêter une fois avec quoi il se tue
 Pour moi ce fut un goût frais glacé net un peu âpre
 Pour lui le long poison le chemin
 Il venait de me présenter son breuvage
 Oh ! non pas de me faire entrer dans sa terrible chambre
 Mais de me montrer la panoplie de sa mort
 Et de la caresser devant moi sans forfanterie
 En homme fidèle à la mort et qui chaque jour la prépare
 Par une sorte d'honnête et propre coquetterie
 Le finale est là il ne reste plus à un homme que la coquetterie
 Et la liberté un stoïcisme triste et sans sursaut
 Une parfaite profondeur grave et surhumaine
 [...]
 Mais quand je l'ai quitté
 Avec mes amis avec ma femme
 Avec un peu de bonheur forcément
 J'ai vu l'intérieur de ses yeux bleus
 La détresse autrichienne
 La détresse la détresse humaine
 Qui me demandait pardon
 Qui me demandait de rester là.*



3. Pierre Morhange, « Au café », *Le Blessé*, Au colporteur, 1951. Les éditions Au colporteur étaient établies à Saint-Girons (Ariège). Elles avaient été fondées à la Libération par le poète et résistant communiste Gaston Massat dans sa librairie du 32, rue de Villefranche. Le poème « Au café » est daté de novembre 1937.

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entr'aide (U. J. R. E.)

27, Rue Bayard - TOULOUSE

invite la Population Toulousaine à la

GRANDE CONFÉRENCE

DU
Professeur **PIERRE MORHANGE**

Secrétaire Général du Front National des Hautes-Pyrénées

sur le thème suivant :

" Quatre années de persécutions antisémites "

La Conférence aura lieu **DIMANCHE 19 NOVEMBRE**, à 15 h., dans
la Salle de l'Ancienne Faculté des Lettres, 8, Rue de Remusat

L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entr'aide et l'Union de la Jeunesse Juive
organisent une

GRANDE SOIRÉE ARTISTIQUE

LE SAMEDI 25 NOVEMBRE, à 20 h. 30

dans la

Salle du Théâtre du Jardin-Royal, Rue Ozenne

Riche Programme Artistique
comprenant des

NUMEROS DU FOLKLORE YIDDISH

Louez vos places à notre siège : 27, Rue Bayard

*Affiche annonçant une conférence de Pierre Morhange
à Toulouse le 19 novembre 1944, sous l'égide de l'UJRE.*

*L'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entr'aide était née en 1943
de l'unification de divers mouvements de la résistance juive au nazisme,
issus de la MOI (Main d'Œuvre Immigrée).*

D.R. Archives du PCF / Archives départementales de la Seine-Saint-Denis.

Après la Libération, Morhange resta à jamais hanté par l'horreur nazie. Hanté jusqu'à l'épouvantement : « Il conversait calmement puis, soudain, s'interrompait, oppressé, comme halluciné par les convois arrivant dans les camps, les déportés en pyjama, le désarroi et la détresse des martyrisés. ⁴ » Nombre de ses poèmes en portent l'empreinte, de « Berceuse à Auschwitz » à « Hôtel Lutetia 44 » ⁵.

C'est au terme d'échanges avec Georges Canguilhem, promu Inspecteur général de l'Instruction publique en 1948, que Morhange quitta Tarbes et fut nommé professeur de philosophie au lycée de Courbevoie où il enseigna jusqu'à la fin de l'année scolaire 1964-1965. Trois de ses anciens élèves, le philosophe Michel Enaudeau et les écrivains Gérard Macé et Jean Frémon ont eu à cœur de prendre part à ce cahier d'*Europe*. À Courbevoie, son avant-dernier poste avant qu'il ne termine l'année suivante sa carrière à Paris, au lycée Condorcet, Morhange eut pour collègue Jacques Borel, prix Goncourt en 1965 pour son premier roman, *L'Adoration*. Ils se lièrent d'amitié et Borel fut l'un des rares écrivains, avec Franck Venaille, à rendre régulièrement visite à Morhange dans les dernières années de sa vie. Il faut l'imaginer monter, chaque lundi, au cinquième étage du 41, rue Saint-Augustin, à quelques pas de l'avenue de l'Opéra. Borel n'a pas seulement rendu justice à la poésie de Morhange dans deux articles parus dans *Europe* en octobre 1961 et dans *La Nouvelle Revue française* peu après la mort du poète survenue le 3 juillet 1972, il a fait de Morhange, sous les traits du professeur de philosophie Joseph Saverne, le personnage d'un fascinant récit, *Le Déferlement*, publié chez Gallimard en 1993.

On croit entendre, du début à la fin de ce livre, la voix du poète, son inexhaustible soliloque devant l'ami qui l'écoute avec une infinie patience. Le discours de Saverne est tout en spirales et en incises. C'est un flux intarissable qui se ramifie au gré des diffluences de la pensée, et si le locuteur perd le fil, il le retrouve un peu plus loin sans s'être interrompu. Ce sont des ruminations à haute voix, empreintes parfois d'un humour acerbe et poignant. L'ami est là, attentif, fraternel, silencieux. La voix de Saverne

4. Armand Olivennes, « Souvenir de Pierre Morhange », *Le Grand Hors-Jeu*, n° 64, mai 1991. Sur le site des anciens élèves du lycée Paul Lapie de Courbevoie, on trouve ce témoignage de Michel Rivière qui passa le bac en 1964 : « Monsieur Morhange [...] émaillait son cours de moments d'intense émotion : allait-il succomber en direct, des douleurs atroces semblaient le tenailler ? Il crispait sa main sous son veston à l'endroit du cœur, nous parlait d'une voix faible dans un silence de mort, puis cela se dissipait... »

5. Ces poèmes furent initialement accueillis dans *Europe* et sont republiés dans l'anthologie figurant dans le présent numéro. Pour ce florilège, nous avons suivi la version originelle publiée dans la revue. Dans certains cas, elle diffère ponctuellement de celle que Morhange publia ensuite dans ses recueils.

semble sourdre depuis le fond d'un puits de solitude. C'est la « longue plainte » d'un homme « blessé à mort ». « Comme si c'était la blessure en moi qui parlait », dit-il à un moment. Sa verbomanie est irréprouvable. Il se demande s'il serait possible de la changer en une « logorrhée muette » qui épargnerait ses proches. Quel que soit l'objet variable de son propos, il y a toujours un moment où l'entreprise nazie d'extermination des Juifs d'Europe revient assaillir sa mémoire. Treblinka et Auschwitz peuvent à tout instant resurgir au premier plan. Il faut rappeler ici que la belle-sœur du poète, Zinaïda Morhange, dite Zina (1909-1987), oto-rhino-laryngologiste engagée dans la Résistance, fut dénoncée à la Gestapo par un médecin vichyste et déportée à Auschwitz depuis Drancy le 29 avril 1944. En tant que médecin elle fut affectée au *Revier*, le baraquement destiné aux prisonniers malades, et placée sous les ordres du sinistre Josef Mengele.

Il est à plusieurs reprises question de poésie dans *Le Déferlement*, et l'on ne peut douter qu'ici comme ailleurs Jacques Borel reste fidèle à ce qu'il a entendu de la bouche de Morhange : « La poésie, je sais que vous l'aimez, la poésie, mais pas de "charme" dans les poèmes de Saverne, pas de "charme", et c'est donc bien autre chose en eux, autre chose *aussi*, qui vous atteignait : pas besoin d'être juif, la preuve ; toucher, blesser : il n'y a que les blessés qui puissent l'entendre, la poésie de Saverne, en être blessés davantage, les écorchés, et c'est pour eux, toujours, les offensés, les humiliés — pourquoi croyez-vous que je suis marxiste ? — pour eux, avec eux, que j'ai crié... »

La poésie de Pierre Morhange contraste fortement avec l'impressionnante prolixité à laquelle s'exposait Jacques Borel lors de ses visites. Morhange est un poète laconique. Comme si des énergies en suspens, travaillées sur « le fil du souffle », se matérialisaient soudain en flambées lapidaires. Henri Calet l'a justement remarqué : « L'essentiel est toujours serré de très près. Il y a quelque chose de dur, de tendu, dans tout cela. Morhange écrit souvent comme on s'exerce au tir ; il blesse à bout portant. Poésie concise, contondante. ⁶ » C'est une poésie souvent elliptique, où s'abouchent le continu et le discontinu, les épiphanies foudroyantes, tangibles, aiguës, et de prestes envols qui donnent une mystérieuse amplitude à la brièveté de parole.

Morhange, lecteur de Spinoza depuis son adolescence, revendiquait une poésie de l'immanence radicale. « Les poèmes de Pierre Morhange, matérialistes (au sens très subtil de Marx), ont une violence déchirante »,

6. Henri Calet, « Rencontres avec Pierre Morhange », art. cit.

observait Marcel Raymond dans son livre *De Baudelaire au surréalisme*. Mais plus encore que Marx ou Spinoza, c'est la figure de Job — un « Job sans Dieu ⁷ » — qui sous-tend cette poésie du cri « où les oiseaux brisent les vitres de leur gorge ⁸ ». Le cri, chez Morhange, est un cri de douleur et de détresse davantage qu'un cri de désespoir. C'est aussi un cri de désensorcellement, tant il s'oppose de toutes ses forces à l'extinction de voix et de vie. Il survient dès le premier poème du premier livre, *La Vie est unique* :

*N'en saurai-je pas plus qu'un grillon
Qui en lui-même désespère
Humblement carrossé de charbon
Et criant seul dans sa chair ?*

*Ou comme un homme enfin brisé
Et même muet et même presque mort
Pousserai-je le vrai cri
Qui me rattrapera de mon sort ?*

Le cri traverse toute la poésie de Morhange, du début à la fin, sans étouffer d'autres modulations de la voix. Rendant compte dans *Europe des Poèmes brefs*, un mince et bouleversant recueil publié en 1965 par les jeunes amis de Morhange qui éditaient la revue *Strophes*, Jacques Gaucheron avait saisi au plus juste le chant nu de ce poète qui ne ressemble à nul autre : « Pierre Morhange dit le désastre, rappelle sans cesse un grand naufrage ou son imminence, aussi ses poèmes sont-ils brefs, comme le souffle d'un homme haletant ou suffoquant, lapidaires, constatifs, immédiats, sans attendrissement. L'ironie s'y cache, et le rire s'y calcine, et le difficile avec Morhange c'est d'apercevoir l'espèce de ruse qui lui fait lever les yeux vers des lointains, dans le temps même où il hurle au présent. [...] Ainsi naît, dans le cri de Pierre Morhange, un appel. Il souhaite pouvoir haïr les poèmes de la désolation, que les choses en viennent à un tel paroxysme d'insupportable, à un tel niveau de boue que le monde, d'un coup, se retournerait, et deviendrait juste et sage. La détresse a un pouvoir, celui de refuser les illusions consolantes et aussi de refuser ce qui est. ⁹ »

7. Valentin Nikiprowetzky, Préface à Pierre Morhange, *Le Sentiment lui-même*, P.-J. Oswald, 1966. Ce livre rassemble trois recueils postérieurs à *La Vie est unique* : *Le Blessé* (Au colporteur, 1951), *Autocritique suivie de pièces à conviction* (Seghers, 1951), *La Robe* (Seghers, 1954), ainsi qu'un recueil alors inédit, *L'Estafette dans le vestibule*.

8. Pierre Morhange, « Sieste sans repos », *La Vie est unique*, Gallimard, 1933, p. 113.

9. Jacques Gaucheron, « Le cri de Pierre Morhange », *Europe*, n° 444-445, avril-mai 1966.

D'une sensibilité extrême, la poésie de Morhange est indemne de toute effusion lyrique. Son âcreté n'exclut pas d'étonnantes lueurs de fantaisie. Nombre de poèmes sont intitulés « Chanson ». Morhange aimait les diamants du langage taillés et préservés par la tradition populaire. Ses propres chansons ne cèdent à aucune suavité mélodieuse. Elles sont parcourues de grincements. Comme la musique de Chostakovitch, elles ne refusent ni les tonalités ambivalentes, ni les effets de fausses notes. Seraient-ce des chansons de *Wanderer*, de camarade errant ? « C'est le même guignon / Exactement le même / Qu'on ait chanté ou non. // Mais souvent en allant / Le chant vous fend. ¹⁰ » Et s'il doit être question d'un chétif orchestre ambulante, Morhange nomme les instruments : « Un clairon, un son aigre / Un cuivre déchirant ». La première fois que j'ai lu Morhange, je me suis souvenu de quatre vers de Verlaine, dans ses « Ariettes oubliées » : « Corneille poussive / Et vous, les loups maigres, / Par ces bises aigres / Quoi donc vous arrive ? »

La poésie de Morhange n'est pas seulement une poésie de l'angoisse intime, de la détresse de l'homme écartelé. Sur la « voie lactée des solitudes ¹¹ », elle se montre solidaire des autres, présente à toutes les souffrances humaines. Dans « Autocritique », Morhange évoque la dure condition des ouvrières des manufactures de Flers-de-l'Orne — l'allusion est concise mais aiguë comme une écharde —, et s'adressant aux nouvelles générations, il n'écarte pas le fil politique de la trame du poème :

*Toujours la douleur
A mâché mon cœur
Même en sort joyeux
Jeunes je vous aime
Chanterez autrement
Et vous direz le jour
Que je n'ai pas connu
Le jour que j'ai voulu [...]
Ce qu'il faut pardonner
C'est mon cœur douloureux
Je l'ai maudit je l'ai
Menacé méprisé
Il battait sombrement*

10. Pierre Morhange, « La viande en ruban », *La Vie est unique*, op. cit., p. 74.

11. Id., « Je vous ai rejoints », *Le Sentiment lui-même*, op. cit., p. 207.

*Tout au long de mon temps
 Il se sentait serré
 Le voilà qui criait
 Ô jeunes pardonnez
 Avec vous j'ai passé
 Sur le pont social
 De la raison et du combat
 Mon cœur je l'ai caché
 Le pudique ouvrier [...]*¹²

Morhange est incisif, jamais prolix. Il lui suffit de deux vers pour dire l'espérance et le combat de toute une vie :

*Le Bonheur dansera sans moi
 Mais j'aurai préparé la Salle.*¹³



Dans sa jeunesse, Pierre Morhange était lié à Albert Cohen et à son épémère *Revue juive* (1925). Les échanges perdurèrent, comme en témoigne la dédicace accompagnant l'envoi par Cohen de sa pièce *Ézéchiël* en 1956 : « À mon admirable Pierre Morhange ». Plus tard, Morhange fréquenta les Colloques des intellectuels juifs de langue française, dont le premier s'était tenu en mai 1957 en présence de Paul Bénichou, Vladimir Jankélévitch, Emmanuel Levinas, Saül Lewin, Jérôme Lindon, Szolem Mandelbrojt, Eugène Minkowski, Jean Wahl, entre autres. Dans les archives de Henri Hertz, on trouve une lettre de Morhange datée de 1947 dans laquelle il expose son intention de publier un recueil de « Poèmes juifs ». Ce projet resta inabouti. Morhange se sentait extérieur au judaïsme et rejetait le « dieu merdeux », mais ce qu'il appelait sa *judaïcité* imprègne profondément ses poèmes. C'est la mémoire longue des martyrs juifs de Troyes livrés aux flammes en 1288, de l'épouvante des pogromes au fil des siècles, des camps d'extermination nazis. Sans oublier la politique anti-sémite de Vichy, subie par le poète et les siens et dénoncée dans un poème sobrement intitulé « Description »¹⁴ : « On en avait du mal à sauver sa famille / Des chats affolés qui tirent leurs petits par la peau du cou / Ils

12. *Ibid.*, « Autocritique », p. 67-68.

13. *Ibid.*, « Bal », p. 160.

14. « Description » fait partie du recueil *Le Blessé*, repris dans *Le Sentiment lui-même*, *op. cit.*, p. 48-50.

courent dans le feu des incendies comme des brindilles... ». Dans cette brève fresque d'une fuite éperdue, anxieuse, où l'« On joue parfois sa vie sur les yeux d'un passant », où la porte à laquelle on frappe ne s'ouvrira peut-être pas — ou se refermera aussitôt —, Morhange, avec son génie nonpareil, laisse éclore deux impromptus de grâce et d'émotion qui, tout en faisant corps avec le poème, semblent ouvrir une trappe sur un morceau de ciel, de tendresse, d'espoir indéfectible : il y a d'abord trois vers plus brefs que les autres, qui sont comme une brique de chanson improvisée par le père, pendant la fuite, pour rassurer ses enfants et leur donner courage : « Imitons les furets / Et ressemblons / Aux hérissons ». Et tout à la fin, alors que la tension est à son comble, après qu'une rencontre avec un être secourable a été suivie par un accueil durement refusé, le dernier vers s'élève comme une promesse inattendue, étrange, mais la seule peut-être à pouvoir renverser le malheur par la vertu de poésie :

Un jour nous aurons de merveilleux manteaux.

Franck Venaille avait raison : « La parole chez Morhange est double. Elle accuse et délivre. ¹⁵ »

Jean-Baptiste PARA

15. Franck Venaille, *Pierre Morhange*, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 1992, p. 8.